

Le point de vue de la fourmi

Marie-Andrée Lamontagne

Number 152, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2018). Le point de vue de la fourmi. *Les écrits*, (152), 128–139.



MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Le point de vue de la fourmi

Dans l'un de ses poèmes, Anna Cascella raconte une séance de lecture publique à la bibliothèque. En le lisant, je vois toute la lumière du jour entrer par les grandes baies vitrées. Le détail n'est pas précisé dans le poème, mais je vois distinctement ces fenêtres avec leurs carreaux en verre dépoli aux couleurs passées, comme ceux présents au-dessus des linteaux des portes dans les maisons bourgeoises au siècle dernier. Ces carreaux, Flaubert s'en était procuré un jeu et il raconte dans une lettre avoir passé tout un après-midi à regarder la réalité à travers eux, réalité successivement vert pâle, jaune ou rose, telle que sa Bovary la voyait.

Flaubert n'apparaît nulle part non plus dans le poème de Cascella, mais si je peux tout aussi bien me le représenter en forçant de la plume, c'est grâce à des carreaux de couleur dont la présence n'est pas attestée aux fenêtres d'une bibliothèque fantasmée où Anna Cascella a situé la lecture publique de poèmes qui ne sont jamais cités en tant que tels.

La lecture, et partant, la bibliothèque que chacun qui a un peu lu transporte dans sa mémoire, favorise ces télescopes qui peuvent surgir à tout moment. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit le jour où Mrs Dalloway est sortie acheter des fleurs en prévision de la réception qu'elle donnait ce soir-là et qu'elle a bel et bien vu les âges de Londres s'enchevêtrer sous ses yeux, puisque c'est ainsi que l'histoire procède, tous les archéologues vous le diront depuis Schliemann, lui-même trop heureux

d'en bouleverser l'enchevêtrement en puisant dans son propre désir d'Agamemnon, d'Hélène et d'Hector.

Donc, des carreaux de couleur dans une bibliothèque et des gens qui lisent leurs poèmes à d'autres gens qui écoutent. Pour se livrer à l'exercice, il faut une bonne dose de confiance dans ses propres moyens et dans les objets-mots susceptibles d'en résulter. Le poète qui lit ses poèmes dans le poème de Cascella ne manquait pas d'assurance. Sinon comment aurait-il pu se lever et monter sur la petite scène improvisée de la salle de lecture sans que toute l'assistance entende son cœur battre à grands coups dans sa poitrine? Impensable. Tous n'auraient entendu que les coups sourds qu'il aurait entendus, lui, le premier, impuissant à les empêcher d'étouffer ses pauvres vers sous leurs masses bruyantes. De l'assurance, mais également, chez les lecteurs venus l'entendre, l'espoir de ne pas être déçus et la quasi-certitude de passer un bon moment dans la bibliothèque rose, verte et jaune où danse le soleil.

C'est ignorer le vrai sujet du poème d'Anna Cascella : une fourmi lancée, pour des raisons connues d'elle seule, dans une transhumance têtue, depuis la colonne tout au fond, avec les rayons derrière où s'accumulent les mots des siècles, jusqu'au seuil de l'entrée. Tel est en effet le but de la fourmi : atteindre ces rainures où disparaître, entasser des miettes, déposer des cadavres d'insectes, tout un labeur qui donne un sens à sa vie de fourmi que ceux de là-haut qui récitent des vers appellent pour eux-mêmes un destin.

Elle s'est lancée, elle avance, elle risque gros – un pied d'homme, c'est gros – et lui ne saurait même pas qu'il vient de l'écraser. Le danger n'a pas empêché la fourmi de se mettre en route et Anna Cascella, qui écrit le poème, de l'apercevoir, de craindre pour elle. Elle ajuste donc sa respiration à celle de la fourmi, à laquelle ces encouragements muets n'ont sans

doute pas échappé et qui s'en trouve ragaillardie, puisqu'il ne faut pas sous-estimer la conscience de la fourmi et sa détermination à traverser la pièce où s'étalent tant d'intelligence humaine et de poésie supérieure.

Le point de vue de la fourmi. C'est celui que j'adopterai maintenant pour parler – que d'assurance, n'est-ce pas? – de ma bibliothèque.

La lecture nue

Il me faut d'abord évoquer l'époque où elle n'existait pas. Quand la lecture était comme une respiration, mais sans les murs d'une bibliothèque privée pour faire rempart – l'assurance, toujours; quand la lecture était nudité, comme l'enfance est nue et absorbe par chacun des pores de la peau tout ce qui passe à sa portée. Ce monde d'avant les livres, le danger est grand de le perdre à mesure que les pores de la peau absorbent les phrases et les mots d'autrui imprimés avec les rayons du soleil, le vent, la neige qui pince et mordille en fondant sur la peau, puisque le mot « froid », cause et entité, n'existe pas encore dans la conscience de l'enfant pour expliquer cette morsure. Mais la neige, oui, ses flocons bien visibles aux dessins fabuleux et qui se liquéfient maintenant, la neige, elle, saura traduire la sensation de morsure. Imaginez maintenant l'enfant mort qui parlerait par la bouche de l'adulte cuirassé de lectures au point d'être incapable d'éprouver le froid autrement qu'à travers le sel de la hache dans le vers pourtant sublime de Mandelstam. Ne serait-il pas plus pauvre que le poète lui-même dont la lecture l'a pourtant enrichi? Par conséquent, s'il ne faut jamais oublier le point de vue de la fourmi, il ne faut jamais perdre de vue non plus le monde d'avant la bibliothèque, a fortiori si l'enfant se mêle d'écrire à son tour en grandissant.

Pourquoi attendre à l'âge adulte pour écrire? J'étais encore une enfant quand j'ai voulu à mon tour m'approprier les mots qui traduiraient ma neige, mon soleil et mon vent. Et de la même manière qu'elle tombe ou qu'elle fond, qu'il se couche ou se lève et que dans ce long intervalle sa course dessine un arc dans le ciel où tout peut arriver, de la même manière que les mots de mon vent sont légion selon qu'il souffle du nord ou du sud, qu'il caresse ou détruit, ma tâche d'en rendre compte par des mots était et demeure encore toujours à refaire, le vent n'étant jamais uniquement du vent, mais aussi les grandes douleurs qu'il transporte, avec des élans et des rêves eux aussi à retrouver. Cela s'appelle vivre. Ce n'est pas lire.

Le monde de la bibliothèque est donc un trésor à faire fructifier sans trop y penser, sauvagement. Et pourtant. L'excitation du premier livre reçu en cadeau, enfant; la joie païenne à l'idée que ce livre-là, je n'aurais pas besoin, après l'avoir lu, de le remettre sur l'une des six étagères de la bibliothèque, au fond de la classe; la conviction que le temps venait de changer d'allégeance d'un coup, comme à Laffrey les officiers de l'armée royale se sont ralliés à Napoléon en quelques minutes historiques: je ne peux pas les oublier.

Avant ce premier livre possédé, il y a eu pire que la nécessité de devoir rendre celui que j'avais emprunté à la date fixée. C'était de devoir vivre sans aucun livre pendant la longue parenthèse de l'été, comme s'il était déjà trop tard et qu'une partie de la fillette que j'étais était perdue pour la sensation pure procurée par la neige ou le vent et que les mots imprimés, dorénavant, s'en mêleraient toujours – études ou pas, sauvagerie ou pas.

La comtesse de Ségur. Nous sommes quelques-unes à avoir commencé par là. Je connaissais déjà *Les malheurs de*

Sophie pour avoir écumé le premier rayon de la bibliothèque au fond de la classe, avec ses livres aux dos roses ou verts, et quand j'en prenais un, il me fallait irrésistiblement lire le suivant. *Les malheurs de Sophie* avait été du nombre. Puis le monde avait commencé à ressembler à celui où les amis du *Club des cinq* et du *Clan des sept* vivaient leurs aventures. Aussi, un jour, quand le voisin, ennuyé et résigné, a regretté devant ma mère la disparition de trois poules de son poulailler et lâché le mot « vol », j'ai jubilé : je tenais mon aventure. Elle serait dangereuse, plusieurs obstacles m'attendraient, mais à la fin je ramènerais au voisin ébahi ses trois fugueuses, ou ce qu'il en resterait, car un drame n'était jamais à exclure dans ce genre de missions. Le renard en rit encore.

La tête farcie de récit d'aventures, je me tenais donc avec ma grand-mère devant le petit étal de livres de la papeterie de la ville voisine où elle m'avait emmenée, cet après-midi-là. Sur son invitation, j'ai choisi un livre. Son format était plus grand que ceux parus dans la Bibliothèque rose ou verte, mais j'avais reconnu le nom de la comtesse de Ségur. *Les petites filles modèles*. Que cachait ce titre ? Camille et Madeleine de Fleury étaient bien différentes de Sophie de Réan. Elles ne salissaient jamais leurs robes et quand elles faisaient la dinette, elles n'auraient jamais pensé, elles, à découper vivant leur poisson rouge, et encore moins à lui mettre du sel sur la queue pour le faire tenir tranquille, en le voyant frétiller dans une soucoupe. Sophie faisait l'expérience de la réalité ; ses amies Camille et Madeleine la recevaient en héritage. Grâce à la comtesse de Ségur, je pouvais être toutes les trois en même temps, et être aussi le petit Paul, rescapé d'un naufrage, fait prisonnier avec son oncle dans un pays lointain et qui, de retour chez lui, posait un regard étonné sur la réalité commune à laquelle il n'appartenait déjà plus. Et même l'oncle, qui,

savourant sa notoriété, racontait leurs aventures à la petite assemblée de femmes, le soir, au salon, en s'appuyant négligemment contre le manteau de la cheminée, je pouvais l'être aussi.

J'écris ces mots de mémoire, en m'interdisant de vérifier pour ne pas crever la bulle irisée qui danse maintenant sous mes yeux. Et ma grand-mère, souriante, qui se dirige vers la caisse enregistreuse en tenant à la main le premier livre que je posséderai, se trouve à jamais enfermée dans cette bulle où elle ne meurt pas.

Bon. Tout ça ne fait toujours qu'un livre. Ma bibliothèque commence-t-elle à se constituer à ce moment ou s'est-elle déjà constituée par strates dans des souvenirs de lecture? Que faire par exemple de Lewis Carroll? De ce maître en invention et en réalisme, je n'ai acquis que dans la trentaine des éditions modernes, certes différentes, mais toutes blanches et propres sur elles, alors que l'édition dans laquelle je l'ai avalé tout rond était de petit format, in-octavo apprendrai-je plus tard – assurance, toujours –, à couverture bleue, cartonnée, sans titre ni nom d'auteur, sauf au dos, suivant l'usage des bibliothèques publiques de donner aux livres nouvellement acquis une reliure austère qui résistera aux milliers d'emprunts, aux petites mains avides et à l'averse qu'ils prendront tôt ou tard. De plus, les pages de mon exemplaire étaient jaunies, même si avec le recul je me dis que le papier de cette vieille édition parvenue jusqu'à moi en bon état était sans doute d'une qualité bien supérieure à celle des papiers utilisés de nos jours pour imprimer des livres de plus en plus éphémères. Et les illustrations! Les dessins d'origine en noir et blanc, aux traits fins et précis, montrant Alice au grand cou, le ver à soie fumant sa pipe, la féroce reine rouge: aucun film, aucune prouesse technique ne pourront par la suite en rendre l'éblouissement et l'inquiétude. Moi aussi

je tombais dans le terrier du lapin qui s'était mis en retard. Mieux encore, je passais de l'autre côté de la grande glace du salon, devenue aussi fine qu'une gaze, et là-bas toute la réalité familière s'en trouvait inversée pour moi aussi.

Ma bibliothèque compte aujourd'hui quelque trois mille livres. L'homme qui partage ma vie en a fait un jour l'estimation. Trois mille, c'est peu, mais c'est suffisant pour tapisser les murs de chaque pièce de la maison, pour faire courber les étagères et se tordre les meubles. Il me faut donc aborder maintenant les questions terre à terre de l'ordre, du rangement, de l'espace, du classement, du salutaire désordre qu'il faut aussi savoir entretenir en la matière sous peine de faire de sa bibliothèque un mausolée.

Géographie

Il y a eu l'époque des briques et des planches de l'étudiante, dont un reliquat subsiste dans un angle de la chambre, près de la fenêtre où séjournent les livres en attente d'être lus, ceux négligés au nom de la nécessité professionnelle qui oblige à faire des lectures à plus ou moins brève échéance. S'y trouvent également ces livres dont j'ai compris depuis qu'ils ne tiendraient pas leurs promesses, que le mélange d'instinct et d'expérience au moment de jauger une table des matières ou une quatrième de couverture m'avait trompée : ceux-là ne sont pas pour moi, pas maintenant du moins, tant il est vrai que la lecture est le geste de croiser deux sensibilités pour en voir éclore les fruits subtils. Dans la chambre toujours, et du côté opposé à la fenêtre, près du lit, se dresse la bibliothèque hétéroclite des livres liés aux travaux en cours et aux lectures imminentes. C'est là que je fourre aussi mes propres livres, refusant d'en infliger la vue aux habitants ou aux visiteurs

de la maison qui pourraient être tentés de les commenter par politesse. Fin de la visite. Il serait fastidieux de passer en revue la cinquantaine de meubles disséminés dans la maison et qui forment ma bibliothèque. Je dirai seulement que tous ces meubles ont dû un jour être redressés et solidifiés à l'aide de planches ou de chevilles de métal par l'homme qui entraît alors dans ma vie et pouvait désormais être tranquille: rien ne s'écroulerait plus, ni meuble, ni foi en l'avenir, ni Œuvre à écrire, ni amour. On l'aura compris. Ma bibliothèque n'est pas une pièce de la maison conçue pour impressionner ou qui attend que je m'y enferme. Elle est la vie même.

Si ruinée, mais digne j'avais vendu toutes mes propriétés pour ne garder que ma villa en Ombrie, entourée de vignes et pourvue d'un régisseur de confiance pour s'en occuper et me permettre d'en vivre, je sais assurément que cette villa du seizième siècle, avec ses hauts plafonds, son carrelage frais, ses pans de fresques encore visibles sur les murs, serait également pourvue d'une grande pièce que le prince humaniste qui en avait dessiné les plans à l'origine s'était réservée: la bibliothèque. Vaste pièce avec des rayons courant sur quatre niveaux, des escabeaux et des échelles, des boiseries et un meuble à tiroirs remplis de fiches ayant succédé au catalogue d'origine, puisque le prince avait connu les années fastes d'un bibliothécaire à demeure. Les propriétaires successifs avaient continué de noter leurs acquisitions jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, puis la villa avait connu des vicissitudes, l'inventaire avait cessé d'être tenu jusqu'au moment où, près de deux siècles plus tard, je m'y installerais avec mes trois mille livres.

Modeste et moderne bibliothèque. Mes plus anciennes éditions sont une réédition du Littré des années 1950, complet, en sept tomes, achetée sur les quais, un *Père Goriot*

du siècle avant-dernier et un Hillairet sur la banlieue de Paris. Si ma bibliothèque compte peu d'ouvrages anciens au sens bibliophilique du terme, on y trouve plusieurs titres épuisés, ou qui le seront bientôt à en juger par les caprices du commerce du livre, et d'autres acquis à l'étranger, puisque certains livres, même en nouveautés, voyagent peu ou mal. Dans la bibliothèque de ma villa en Ombrie, les trois mille nouveaux venus s'intégreraient sans peine à la collection constituée par les anciens propriétaires. Et sur la grande table en bois sombre où j'aurais posé des rames de papier, des stylos, des provisions de cartouches d'encre, ainsi que mon ordinateur portable, après avoir pris soin de faire courir une connexion haute vitesse dans les murs, je m'adonnerais en toute quiétude à la poursuite de mon Œuvre – la majuscule n'est pas de moi, mais de la postérité – au lieu qu'il me faut maintenant voler du temps à la Nécessité qui se venge – la majuscule est de moi – en me pressant toujours un peu plus, souvent il est vrai avec mon accord. C'est que je n'ignore pas le cimetière des livres vains, sans substance, qui menace de gangréner les bibliothèques les mieux intentionnées. Le travail, les obstacles, les empêchements, le temps compté sont pour moi des garde-fous, la vraie folie consistant à mes yeux à écrire sans retenue ni contrainte des livres destinés à l'oubli.

Ma bibliothèque rêve avec moi. Elle continue de m'instruire. Elle ne saurait être un refuge: pourquoi voudrais-je me protéger de prolongements de moi-même qui n'ont rien de monstrueux? Quand j'entre chez moi, je lève la main droite, qui devient la bibliothèque italienne. L'espagnole et la portugaise occupent les rayons du bas et l'allemande est à main gauche, avec l'arabe tout en bas, aussi bien dire au sud, et les littératures nordiques en haut, inutile de dire pourquoi. Et l'orientale, et l'africaine: catégories trop grandes

pour les voix singulières que j’y mets, catégories tout aussi inadéquates pour les autres ensembles d’ailleurs, mais qui a dit que la vie était parfaite? Restent l’anglaise et la française. Elles forment un monde en soi. Très vite, elles ont rempli les deux meubles vitrés au départ assignés à chacune au salon. Elles serpentent maintenant dans l’ensemble de la maison, suivant un ordre incertain bien qu’alphabétique d’auteurs, aux nombreux détours.

Une fourmi peut transporter une masse qui représente plusieurs fois son propre poids. J’ai dû apprendre cela dans les *Souvenirs entomologiques* de Fabre, dont je regrette de ne pas posséder l’édition d’origine. Je pourrais alors rêver à ma guise sur ces photos en noir et blanc où strident encore les cigales du Midi qui entouraient l’auteur lorsqu’il travaillait à cette somme. Les uns après les autres, j’en avais emprunté les volumes à la bibliothèque de l’Université de Montréal, pendant un certain hiver où je les avais lus pour me tenir au chaud. Mais il m’avait bien fallu les rendre. Avant de tomber dessus un jour avec émotion à la bibliothèque municipale de Saint-Raphaël où plus tôt j’avais pris un abonnement, puisque, une adresse, je pouvais en fournir une, bel et bien, pendant ces quelques mois où j’habitais au hameau voisin. La vie est sans pitié: ces livres aussi il m’avait fallu les rendre. Avec hauteur, drapée dans mes souvenirs, j’ai refusé d’acheter la réédition sans illustrations que la collection Bouquins, chez Robert Laffont, en a proposée depuis. Je me consolais à la pensée que je savais maintenant le plus important: l’ampleur du travail que peut abattre une fourmi et le poids qu’elle peut porter.

Fourmi à mon tour, je m’avance donc vers ma bibliothèque. J’y ai transporté des auteurs qui, pour certains d’entre eux, pèsent dix, vingt ou cent fois mon pesant d’écrits. Mais

tous, les lourds, les légers, mes propres livres qui seront pesés un jour au trébuchet des siècles, et moi lisant et écrivant, tous, nous devenons chaque jour un peu plus cigales, nous chantons, nous dansons.

